

CHAPITRE VI

L'ATTAQUE DE LA CHAÎNE

Les paysans que conduisait Jean Cavalier venaient de la foire de Saint-Maurice-de-Ventalon, où ils s'étaient secrètement réunis et organisés en bandes pour résister aux soldats du roi.

Ils étaient au courant des massacres de Bralles et se proposaient d'attaquer la chaîne des prisonniers de ce village, qui étaient conduits à Mende pour de là être conduits... aux galères. Dans le but d'une attaque soudaine, ils étaient venus à marches forcées jusqu'à l'endroit où ils avaient surpris nos amis.

Sans perdre de temps, après les incidents que nous venons de rapporter, Jean Cavalier tint conseil avec ses principaux lieutenants et Bouscamous.

Bouscamous était un vieux soldat; c'était un ancien dragon, et par suite un excellent auxiliaire. Il connaissait la guerre et les pratiques de ceux qu'il fallait combattre, il ne pouvait manquer de se rendre utile.

Un plan fut rapidement élaboré, et l'on décida de le mettre à exécution sans tarder.

Des éclaireurs furent lancés en avant, tandis que le gros de la troupe se divisait en trois sections.

Et par la montagne coururent, agiles comme des chamois, les paysans habitués aux sentiers cévenols. Tous étaient pleins d'ardeur et convaincus de l'excellence de la cause pour laquelle ils allaient combattre.

*
* *

Après plusieurs heures de marche, vers midi, les éclaireurs signalèrent la chaîne des prisonniers de Bralles que les Camisards recherchaient.

La chaîne avait fait halte, et les dragons bivouaquaient dans une gorge à l'abri du soleil, qui était très chaud.

Les chevaux étaient au piquet, les armes en faisceaux. Les dragons mangeaient, se reposaient, étaient joyeux; leurs prisonniers, enchaînés et couchés à terre pêle-mêle, se trouvaient à quelque distance d'eux à l'entrée de la gorge, gardés par quelques factionnaires.

L'occasion était propice.

Jean Cavalier dissémina tous ses hommes avec mission d'entourer le bivouac sans se laisser apercevoir.

« Courez au faite de ces rocs qui dominent, dit-il à Roberte et à Bouscamous. On va se battre! Il est inutile de vous exposer. Nos ennemis sont cernés; je crois que je les tiens. En tous les cas, vous allez voir comment va se conduire Jean Cavalier. »

D'un geste impératif, il leur montra la cime d'un mont, puis il bondit pour rejoindre ses hommes.

A la pensée de la chose horrible qui allait se passer, Roberte se sentit défaillir et se laissa aller dans les bras de Bouscamous, qui l'emporta.

*
*
*

Les dragons du Roi, qui s'employaient à une vilaine besogne avec le zèle que l'on sait, étaient néanmoins de braves soldats; leurs officiers étaient habiles en l'art de la guerre. S'ils avaient eu à combattre contre une armée régulière sur un sol étranger, il n'est pas douteux qu'ils se seraient gardés soigneusement de commettre l'imprudence de s'enfermer dans une gorge; tout au moins eussent-ils pris la précaution de placer autour d'eux des avant-postes avec des sentinelles en grand'garde; mais ils ne pensaient pas avoir de combat à livrer.

Ils faisaient métier de gardes-chiourme, et jusqu'alors ceux qu'ils persécutaient, de par le Roi, au nom de la religion catholique qui n'en pouvait mais, ne leur avaient opposé aucune résistance. Ils étaient à cent lieues de soupçonner la nouvelle organisation des paysans cévenols, qui devaient bientôt se faire connaître sous le nom étrange de *Camisards*.

Dans ces circonstances, il était naturel que les dragons se contentassent de faire surveiller par quelques factionnaires leurs prisonniers, d'ailleurs étroitement garrottés.

*
*
*

L'ignorance et l'erreur des dragons devaient singulièrement favoriser Jean Cavalier.

Lorsque ce jeune chef vit le bivouac entouré par ses hommes, selon ses ordres, il donna le signal de l'attaque en répétant trois fois le cri qui avait réveillé Bouscamous dans la grotte le matin même : hoù! hoù!

Des hululements éclatèrent successivement dans la montagne, et tout à coup une avalanche de paysans se précipita des hauteurs dans la gorge où se reposaient les dragons de Noailles.

En même temps, une forte escouade de Camisards, sous le commandement de Jean Cavalier, y pénétrait par le bas et s'efforçait de séparer les dragons de la chaîne de leurs prisonniers.

L'attaque inopinée dont ils se trouvaient l'objet jeta d'abord parmi les soldats du Roi une confusion inexprimable; un grand nombre d'entre eux, parmi lesquels les factionnaires qui gardaient la chaîne, furent massacrés sans avoir eu le temps de se reconnaître.

Le premier moment de surprise passé, les officiers réussirent cependant à rallier leurs hommes, dans le centre du ravin où ils se trouvaient enfermés. Faute de pouvoir faire mieux, ils leur firent former le carré.

Les soldats, presque tous sans armes, la tunique défective, se tassèrent en bloc compact, résolus à vendre chèrement leur vie.

Ils se fussent tous fait tuer jusqu'au dernier pour le

Roi, plutôt que de se rendre à des paysans, car les dragons étaient fiers et braves. Mais Jean Cavalier, empêchant ses hommes de s'élaner dans un corps à corps meurtrier, se contenta de faire évader les prisonniers de Bralles, et d'assurer leur fuite en faisant, par surcroît, main basse sur les armes en faisceaux des soldats.

Lorsque les dragons comprirent sa tactique simple et humaine, un cri de rage s'éleva de leurs poitrines.

« En avant! chargez! » commanda un officier fou de colère, qui s'élança l'épée à la main contre les Camisards.

Ceux-ci, agissant suivant les ordres reçus, reculèrent comme s'ils refusaient la bataille. Les dragons, enhardis et fanatisés par l'exemple de leur officier, se précipitèrent en avant. Mais à peine avaient-ils fait vingt pas qu'une grêle de pierres énormes s'abattit sur eux, lancée par des paysans cachés derrière les rochers surplombants.

L'officier qui avait commandé la charge tomba la tête fracassée. Les dragons s'arrêtèrent, ce fut à leur tour de reculer.

« En arrière, dragons, si vous tenez à la vie, » leur cria Jean Cavalier, qui tout à coup apparut devant eux, debout sur un tertre.

Les soldats, farouches, lui montrèrent leurs poings menaçants, mais impuissants.

« Bandit! assassin! renégat!

— Pis que cela! Votre maître pour l'instant! Dragons, je vous tiens!

— Tu ne nous auras pas vivants, mécréant!

— Soit!

— Ame damnée!

— Peut-être; mais je vous laisse la vie pour que vous alliez dire à ceux qui vous ont envoyés que le Seigneur a délivré les innocentes victimes que vous pensiez offrir en holocauste à la colère du Roi.

— Maudit!

— Souvenez-vous de Jean Cavalier! Hosannah! Gloire au Tout-Puissant qui vous a châtiés par ma main. »

.....

Dans les sentiers, des hymnes éclatèrent tout autour des soldats du Roi confus. Il semblait y avoir des « barbets » partout. Petit à petit cependant les chants s'apaisèrent; un à un, les Camisards disparurent.

*
*
*

Sur le haut de la montagne ensoleillée, Roberte, avec Bouscamous auprès d'elle, était en prière, lorsqu'elle vit venir son père, qu'escortaient le pasteur Léger et la foule des prisonniers de Bralles.

Vivement elle se leva et courut se jeter dans ses bras.

« C'est toi, ma Roberte! dit le comte.

— C'est toi, père! murmura tendrement Roberte.

— Oh! Dieu est juste et bon, ô mon enfant! »

Le noble seigneur et la jeune fille demeurèrent longtemps étroitement embrassés.

Ce fut pour eux un pur et doux instant de joie.

Mais à peine s'étaient-ils interrogés sur les miracles de la Providence qui les réunissait, que Jean Cavalier arriva avec ses hommes vainqueurs.

Le jeune chef, après avoir reçu de tous des remerciements mérités, s'occupait de battre en retraite avec ceux qu'il avait sauvés. Il voulait éviter de verser le sang français des dragons qu'il avait réduits à l'impuissance, mais auxquels l'idée de vengeance pouvait inspirer une folie.

C'est pourquoi, à toutes fins, il arma les hommes valides, et mit les vieillards, les femmes et les enfants sous la protection des mousquets pris aux soldats.

Plein d'espoir en l'avenir, le héros se mit à la tête de ses légions nouvelles avec un état-major où brillait le comte de Bralles. Il alla s'établir ainsi organisé au sein des montagnes inaccessibles où pendant plusieurs années il devait tenir en échec les soldats du Roi.

CHAPITRE VII

LA FATA MORGANA ET LE CHEVAL BLANC DU CORNETTE
BARON DE LUCEL

Le matin riait ingénu.
Tu m'as dit : « Viens!... » Je suis venu.
(CATULLE MENDÈS.)

Non loin des « Causses noirs » où se dressent des souvenirs celtiques, dolmens, menhirs, pierres druidiques, qui dans l'ombre projettent sur le sol des fantômes, les Camisards étaient cachés dans le « ravin des Arcs ».

Ils avaient trouvé un asile sûr au fond de cet abîme, sur lequel la nature a jeté les arches d'un pont gigantesque, inachevé. Ils avaient dormi sous un chaos de pierres qui, les dissimulant à tous, les laissait seuls avec Dieu!

L'aube commençait à poindre, mais le soleil avait peine à percer un épais brouillard qui flottait contre les rocs immenses et jusque dans leurs moindres sinuosités.

Sur la crête du ravin, des ombres allaient et venaient.